

## Le détachement Léninegrad en Bourgogne 1943-1944

La participation de Soviétiques à la Résistance en France est un sujet mal connu qui apparemment n'a jamais fait l'objet d'une étude systématique. Dans ses écrits publiés dans les années 1960, Boris Matline, un ancien dirigeant de la résistance communiste immigrée, plus connu sous son nom de guerre de « Gaston Laroche », raconta certaines de leurs pérégrinations<sup>1</sup>. Dans les années 1970, la revue mensuelle de propagande en France, *Études soviétiques*, publia régulièrement des articles sur différents groupes locaux de maquisards soviétiques, comme le font parfois aujourd'hui encore certains sites russes francophones.

Plus récemment, une jeune historienne russe, Rita Ouritskaïa<sup>2</sup> est revenue sur le sujet par un travail plus scientifique, sortant de l'orthodoxie historiographique communiste de l'après-guerre... Selon ces différentes sources, c'est dans les premiers mois de 1942 que les Allemands commencèrent à amener en France occupée des groupes de prisonniers soviétiques, civils et militaires, prélevés sur les centaines de milliers d'hommes que la Wehrmacht avait capturés dans les mois suivant l'attaque de l'URSS, le 22 juin 1941, en rupture du pacte germano-soviétique de 1939. Rita Ouritskaïa avance le chiffre de 135 456. Ils allaient être rassemblés dans des camps de travail, aux conditions souvent inhumaines, localisés dans les grands centres industriels où la main-d'œuvre manquait : bassins houillers du Nord et du Pas-de-Calais, mines de fer et aciéries de Lorraine, certains grands chantiers du Mur de l'Atlantique. Parfois aidés par les ouvriers français ou polonais qui travaillaient là, certains développèrent des embryons d'organisation résistante et réussirent des évasions ; il revenait alors à la MOI (la Main-d'œuvre immigrée), la structure du PCF chargée d'encadrer les étrangers, de prendre en charge et d'organiser ces évadés soviétiques.

Il se trouve que mes recherches sur la résistance polonaise dans le bassin minier de Montceau-les-Mines, en Saône-et-Loire<sup>3</sup>, me mirent sur la piste d'un tel groupe. La surprise était de taille, car nul récit local ne mentionnait la présence de russes à la mine, ni dans les maquis environnants. Plusieurs sources d'archives allaient pourtant rapidement apporter une masse de renseignements, au premier titre les archives du maquis communiste polonais de Montceau-les-Mines, le maquis FTP-MOI *Mickiewicz*, dont je retrouvai un volumineux dossier dans les anciennes archives du comité central du PZPR (le parti ouvrier unifié de Pologne), à Varsovie. Mais les archives de la gendarmerie et de la police françaises, conservées au Service historique de la Défense ou aux archives départementales de Saône-et-Loire, de Nièvre et de Côte d'Or, allaient aussi révéler nombres d'actions illégales, résistantes ou criminelles, qui n'avaient jamais été élucidées mais où il allait me devenir aisé d'identifier désormais ces mystérieux maquisards parlant une langue inconnue des Bourguignons et des Morvandiaux. Finalement c'est une passionnante enquête qui permit de reconstituer l'essentiel de l'histoire d'un groupe particulier de ces mystérieux résistants soviétiques en France, dont j'appris qu'il était dénommé le *Détachement Léninegrad* par ses supérieurs du *Comité central des prisonniers de guerre soviétiques en France (CCPGS)*, structure séparée de la MOI, qui avait autorité sur de tels groupes. Miracle supplémentaire, je réussis même à retrouver de vieilles personnes qui avaient des souvenirs directs de ces maquisards peu conventionnels, lesquels avaient été hébergés dans les fermes isolées de leurs parents, dans le Val de Saône et le Morvan.

De fil en aiguille, année après année, souvent au hasard de cartons d'archives traitant de la résistance polonaise, ou bien des actions de police dans les campagnes, parfois en aparté à des entretiens ou en marge de souvenirs manuscrits, j'amassai suffisamment de pièces pour pouvoir reconstituer ce qui apparaît maintenant comme le journal de marche de ce *Détachement Léninegrad*, entre octobre 1943 et la Libération.

### 1. Avec les Polonais de Montceau-les-Mines, un premier maquis qui vire au banditisme

---

<sup>1</sup> Gaston LAROCHE, colonel FTPF Boris Matline, « Les Soviétiques dans la résistance française », *Cahiers du Communisme*, n°3, mars 1960. Aussi son livre *On les nommait des étrangers, les immigrés dans la Résistance*, Paris, Les Éditions Français Réunis, 1965 comporte un chapitre sur le sujet.

<sup>2</sup> Rita OURITSKAIA, « Les Combattants soviétiques engagés dans la Résistance française », *La Revue Russe*, 2005, n°27.

<sup>3</sup> Voir le site [www.respol71.com](http://www.respol71.com).

Dès l'été 1943, la MOI avait envoyé deux Soviétiques dans la région de Montceau-les-Mines où existait dans les quartiers de mineurs polonais un groupe de militants MOI sédentaires assez actifs et organisés pour assurer une planque à ces hommes. Ce groupe était supervisé par un membre du triangle national de direction de la section polonaise de la MOI, Bolesław Maślankiewicz, ancien dirigeant du mouvement communiste polonais en région parisienne avant-guerre, puis commissaire politique de rang élevé au sein de la brigade polonaise Dąbrowski durant la guerre d'Espagne. C'est en septembre 1943, que l'organisation forma un groupe armé relevant des FTP-MOI. Il était commandé par un jeune polonais envoyé de Paris, Henri Pawlowski, pseudo *Gaston*, qui avait appartenu à la section juive du groupe Manouchian. Les deux soviétiques, dont les prénoms ont été retenus : *Vasil* et *Joseph*, en sont évidemment membres puisque probablement les plus aguerris des volontaires. Hélas, le groupe FTP-MOI tombe le 7 octobre 1943, peu après sa première action contre un train de charbon ; il y a cinq arrêtés dont le chef *Gaston* qui sera fusillé par les Allemands. Les quatre Polonais rescapés quittent le bassin minier, emmenant avec eux leurs deux protégés soviétiques. Ils s'en vont former un petit maquis dans les forêts du Val de Saône, au nord de Chalon-sur-Saône, avec pour base principale une ferme reculée de Saint-Loup-de-la-Salle. Ce maquis polono-soviétique, qui maintient des contacts permanents avec la MOI de Montceau et sa direction parisienne par le biais d'agents de liaison, rayonne sur la région jusqu'en mars 1944. Il ne comptera jamais plus d'une dizaine d'hommes. C'est début novembre 1943, lors d'une visite d'inspection du dirigeant national de la MOI, Boris Holban<sup>4</sup>, que le commandement du maquis est donné au Soviétique *Vasil*. La coexistence en son sein va être difficile ; les Russes se montrent parfois brutaux avec les civils et n'hésitent pas à se livrer à des actes de banditisme cruels en dévalisant les habitants ; les massacres de deux familles sont ainsi attestés fin novembre 1943. Les Polonais, plus jeunes et idéalistes, ne le supportent guère. Un soir d'ivresse, alors que le groupe cantonne près du village d'Écueilles, un jeune Polonais de 19 ans, ouvrier mineur de Saint-Vallier, près de Montceau, Mieczysław Skoczek, est abattu par un camarade soviétique après que la discussion se soit enflammée. Le tueur n'est autre que *Joseph*, l'ex-réfugié de Montceau ! Quelques jours plus tard, pour calmer les tensions au sein du groupe, *Vasil* ordonne au responsable des Polonais d'exécuter *Joseph*.

## 2. Février 1944, naissance du détachement Léninegrad, autonomie dans le Morvan

À Paris, informé de la dérive du petit maquis polono-russe de Saône-et-Loire, le CCPGS (*Comité central des prisonniers de guerre soviétiques en France*) décide d'y mettre bon ordre en envoyant un de ses membres prendre le commandement de l'unité, qu'on nommera désormais *détachement Léninegrad*. Le nouveau venu se nomme Alexandre Emelianovitch Tcherkasov, pseudo *Viktor* ; sous-officier des gardes-frontières du kraï de l'Altaï, frontalier de la Mongolie, il avait été fait prisonnier par les Allemands en 1942 puis envoyé au camp de travail russe de Beaumont-en-Artois, dans le Pas-de-Calais. Activiste au sein d'un groupe de patriotes soviétiques, il participa à une évasion collective et se retrouva à Paris à travailler en appui au CCPGSF.

Début février 1944, il quitte Paris pour la Saône-et-Loire, accompagné d'un interprète, un Polonais de la MOI nommé Franciszek Orłowski, pseudo *Fernand*. C'est le 10 février que la jonction se fait. Rapidement l'ordre est mis dans le détachement, une des premières mesures de *Viktor* consistant à juger et faire abattre *Vasil*. La seconde décision est de séparer Soviétiques et Polonais. En accord avec la section polonaise de la MOI, les Polonais rejoignent le maquis FTP que viennent de former les mineurs de Montceau rescapés d'une vague d'arrestations dans le bassin ; ils constitueront le noyau de son bataillon polonais. Les Soviétiques vont bientôt devoir abandonner eux-aussi le Val de Saône, où la situation résistante devient de plus en plus difficile. Grossis de nouveaux hommes envoyés par Paris, ils rejoignent bientôt les

---

<sup>4</sup> Boris Holban : De son vrai nom Baruch Bruhman, il est né en 1908 dans une famille juive de Bessarabie. Réfugié en France en 1938, il milite parmi le groupe de langue roumaine de la MOI. Durant l'Occupation, il sera responsable militaire des FTP-MOI parisiens jusqu'à la Libération, hormis l'intermède de juillet à novembre 1943 où la fonction est assurée par Missak Manouchian. Boris Holban est alors responsable des évadés soviétiques à la direction nationale de la MOI. C'est alors que se situe sa visite au maquis polono-soviétique de Saône-et-Loire.

contreforts du Morvan, au Sud de la Nièvre. Leurs pérégrinations dans ce massif et leur contact avec les paysans seront facilités par la présence d'un Français, ancien militaire de la Légion étrangère, menuisier à Saint-Loup-de-la-Salle, Maurice Sauvageot, et de deux interprètes polonais, *Fernand* auquel se joindra ultérieurement Théodore Plonka, pseudo *Le Type*, boulanger de Montceau, placé là par Bolesław Maślankiewicz. Une liaison permanente est établie avec Paris par un agent de liaison polonaise, Anna Skupien-Grabowska.

Le détachement Léninegrad comptera finalement jusqu'à une quinzaine de membres et se livrera à quelques actions dans le quadrilatère boisé compris entre Luzey, Cercy-la-Tour, Moulins-Engilbert et les contreforts du Mont Beuvray, zone rurale délaissée où les objectifs militaires sont rares, hormis une ligne ferroviaire et des retenues d'eau.

### **3. Détachement Léninegrad, guérilla avec les Polonais, puis unité de commando du maquis français régional**

C'est peu après le débarquement en Normandie, le 6 juin 1944, qu'un fait majeur se produit : la retrouvaille avec la MOI polonaise aux côtés de laquelle ils allaient désormais combattre jusqu'à la veille de la Libération. Si les Soviétiques sont restés en petit nombre (moins de vingt), les résistants Polonais ont bénéficié d'une large mobilisation en provenance des cités industrielles (mineurs de Montceau, métallos du Creusot et de Gueugnon), et leur unité est devenue compagnie du grand maquis FTP français *Valmy* qui couvre alors l'Ouest du département de Saône-et-Loire...

Ayant quitté le triangle national de direction de la section polonaise de la MOI fin 1943, Bolesław Maślankiewicz a été chargé de la coordination de différents groupes de maquisards étrangers relevant de la MOI, présents en Bourgogne. Il participe à ce titre à l'inter-région FTP centrée à Dijon (IR 28) et regroupant les départements de Saône-et-Loire, Côte-d'Or, Nièvre, Haute-Saône, Aube. Nul doute qu'il ait été à l'origine de ce regroupement des Russes et des Polonais, préparé par la présence de deux Polonais au sein du détachement russe.

Durant la majeure partie de l'été 1944, Russes et Polonais sont placés sous le double commandement de Alexandre Tcherkasov *Viktor* et de Mieczysław Bargiel *Roger*, chef des Polonais. Ils sont d'abord éclatés en une dizaine de groupes de combat autonomes réparties sur l'ensemble de la zone, où ils continuent de mener des actions d'ampleur limitée. Au milieu du mois de juillet 1944, ce fonctionnement en petits groupes battant les campagnes loin de leur base, n'était plus adapté à une situation militaire qui évoluait rapidement, mettant désormais en action des masses de volontaires, face à des Allemands sur la défensive.

Le commandement FTP départemental décida alors que le maquis *Valmy* allait désormais contrôler une vaste zone à l'Ouest de la Saône-et-Loire, englobant le plateau d'Uchon, sentinelle avancée du Morvan, et ses abords. Le maquis polono-russe devait participer à ce dispositif et venir se regrouper sur le versant Sud du plateau. C'est lors de cette opération que mourut *Viktor*, le 16 juillet 1944, au voisinage du village de Poil dans la Nièvre, à la limite de la Saône-et-Loire.

De retour d'une visite des groupes de la Nièvre en compagnie de son interprète *Fernand* Orłowski, il croisa une autre patrouille du maquis FTP *Valmy*. Méprise commune, chacun prenant l'autre pour un détachement de la Milice, les coups de feu échangés provoquèrent trois blessés (dont *Fernand*) et un mort, l'infortuné *Viktor*. Pressés par la survenue possible d'un convoi Allemand, les présents enfouirent le corps précipitamment sous la pelouse du cimetière de Poil... Il y resta, oublié de tous jusqu'à ce qu'une pierre tombale soit dressée et une cérémonie bien tardive organisée le 16 juillet 2018 par le Souvenir Français de la Nièvre et l'ANACR de Saône-et-Loire.

Intégrés désormais dans le bataillon polonais du maquis FTP, les Soviétiques du détachement *Léninegrad* sont vite considérés comme les éléments les plus expérimentés et combattifs de l'ensemble du maquis et vont constituer le groupe de choc du maquis *Valmy*, menant de nombreuses expéditions en camions entre la

Nièvre et la Saône-et-Loire, mêlés à quelques Polonais audacieux, dont Théodore Plonka *Le Type*, hissé au rang de capitaine et devenu chef militaire des Polonais.

Un auteur russe aujourd'hui oublié, Gaïto Gazdanov, qui avait été proche des résistants russes en France, décrivait ainsi le profil de ces hommes <sup>5</sup> :

« C'étaient en général des têtes brûlées. En principe, voilà comment on agit normalement : dès que commence la fusillade, on s'abrite d'abord, ensuite on essaie de savoir de quoi il s'agit, puis on engage le combat s'il le faut. Eh bien, ceux-ci, dès qu'ils entendaient des coups de feu, ils se précipitaient tout simplement dans cette direction. »

« Cette haine des Allemands était si forte en eux, si indéracinable, que l'anéantissement des soldats et des officiers allemands leur apparaissait comme le seul but de leur vie. C'est peut-être pour cela, en particulier, que je n'ai jamais entendu aucun d'entre eux se vanter de ses exploits. »

#### 4. Derniers combats, la Libération

La séparation définitive d'avec les Polonais a lieu en août 1944, à la veille de la Libération. Les FTP-MOI polonais forment alors une unité, le *bataillon Mickiewicz*, que leur encadrement considère comme un noyau de la future « armée rouge » de la Pologne libérée<sup>6</sup>. Les Soviétiques, quant à eux, rejoignent la Côte d'Or et intègrent le maquis *Maxime Gorki* du « colonel Nicolas », un des trois pôles de regroupement des résistants soviétiques sur le sol français<sup>7</sup>. Ils en représentent la composante principale et participent aux attaques contre les colonnes allemandes en retraite ainsi qu'à la libération de Châtillon-sur-Seine, quelques jours avant que les troupes alliées venant de Normandie et de Provence ne fassent leur jonction à quelques kilomètres de là, le 12 septembre 1944, à Nod-sur-Seine.

Gaïto Gazdanov donne une image fort romantique de cette petite formation soviétique au cœur des forêts bourguignonnes, infime unité perdue parmi les innombrables maquis et forces militaires qui s'apprêtaient à libérer le territoire national :

« [...] Le camp se trouvait dans une forêt, entouré d'arbres, de ravins et de feuilles mouillées. Il avait plu tout récemment. Outre les partisans soviétiques, il y avait là quatre émigrés russes [...] dont] Serge<sup>8</sup>, un Russe, sorti de l'École Militaire française, le chef d'état-major du détachement chargé tout particulièrement des relations avec le commandement des FFI. Au-dessus des tentes d'état-major, des drapeaux russes et français flottaient sous un vent léger. Le soir, les partisans se réunissaient et chantaient en cœur des chansons russes ; et c'était en somme, dans cette forêt, un espace extra-territorial, perdu à l'ouest de l'Europe prisonnière, un morceau presque abstrait de terre russe pendant cette seconde guerre patriotique.

[...] dans ce détachement tout marchait comme s'il avait existé depuis toujours en tant qu'unité soviétique, à cette différence près qu'au lieu des espaces et des forêts de la Russie, c'étaient les espaces, les forêts, les champs de la France, le théâtre occidental de la guerre contre les Allemands, le même partout. C'étaient les mêmes courbes des routes, avec le même bruit presque imperceptible

---

<sup>5</sup> Gaïto GAZDANOV, *Je m'engage à défendre...*, Paris, Éditions Défense de la France, 1946.

<sup>6</sup> C'est après la libération de la France que cet objectif connaîtra une amorce de réalisation ; deux Groupements d'Infanterie polonaise seront intégrés à la Première armée française pour achever la guerre contre l'Allemagne. Formées des anciens FTP-MOI polonais, encadrées par leurs officiers communistes, ces unités seront démobilisées à Varsovie en novembre 1945 et leurs hommes, arrivés en armes, seront immédiatement enrôlés dans les forces que mettaient en place le nouveau régime.

<sup>7</sup> Ces trois pôles de regroupement se trouvaient situés en Côte d'Or (commandant Ivan Skripaï = *colonel Nicolas*), dans le bassin houiller du Nord/Pas-de-Calais, où Mark Slobodyski avait son PC à Billy-Montigny, en Lorraine où Vassili Taskine avait le sien à Nancy.

<sup>8</sup> Serge Tchoubar est né en 1908 à Kharkov, au sein d'une riche famille commerçante qui allait se réfugier en France après la Révolution. Serge y obtient un diplôme d'ingénieur en industries textiles puis devient cadre de l'industrie aéronautique. Il s'engage dans l'armée française à la déclaration de guerre et devient sous-lieutenant d'artillerie. À partir de 1942, il rejoint les réseaux de l'émigration russe qui viennent en aide aux évadés, puis est recruté par le CCPGS. En 1944, il est envoyé en Côte-d'Or en tant qu'interprète et lieutenant du *Colonel Nicolas*.

des herbes se pliant sous le vent d'été, et au-dessus de la tente de l'état-major, flottait librement le drapeau soviétique. L'état-major tapait des ordres de toutes sortes sur une machine à écrire russe. On traduisait les notes de service envoyées par le commandement des FFI, on répartissait les différentes fonctions, ravitaillement, blanchissage, etc... »

## 5. CONCLUSIONS

### 5.1 Du local au général

Énième récit de guerre comme il en fleurit tant dans les décennies qui suivirent ? Peut-être pas seulement car ce travail à la loupe sur les tribulations de ce microscopique *Détachement Léninegrad* révèle que bien des volets de la Seconde Guerre mondiale n'ont pas encore été mis en lumière, particulièrement en ce qui concerne les dessous de la résistance communiste et de ses rapports avec l'Union soviétique. On découvre combien un travail local sur la Résistance permet tout à la fois d'ébranler certains mythes et d'éclairer des lignes politiques élaborées au niveau national voire international. Pour ce qui est des mythes, il établit que le maquis soviétique a bénéficié à deux reprises d'un armement provenant de parachutages britanniques, contredisant la vulgate d'une résistance communiste défavorisée par Londres. Il écorne d'autres légendes en mettant en lumière les dérives vers le banditisme, les tensions entre les différentes nationalités, les méprises tragiques lors d'embuscades, mais aussi les liens parfois cordiaux qui pouvaient s'établir entre différentes obédiences.

L'histoire des maquisards soviétiques en Bourgogne met aussi en lumière la place particulière de la MOI dans le dispositif communiste, en tant qu'instrument de la politique soviétique en France. C'est sur son ordre que les maquisards soviétiques se séparent finalement de leurs camarades polonais qui sont destinés à rentrer en Pologne former l'armature du nouveau pouvoir communiste. À ce moment, à l'approche de la Libération, les Soviétiques, plutôt que de rester au sein du puissant maquis FTPF *Valmy*, se regroupent pour se placer en Côte-d'Or dans l'orbite de la résistance gaulliste. Cette décision, qui prive la résistance communiste de l'appui de combattants expérimentés, semble bien montrer que, dès l'été 1944, Staline a rejeté l'idée d'une prise de pouvoir par les communistes français, et a pris l'option d'une entente avec le général de Gaulle.

Dans la préface à l'ouvrage, l'historien Jean-Marc Berlière souligne que :

« L'un des points les plus intéressants sur lesquels cette enquête fait bouger les lignes est la question de la direction effective de ces groupes oubliés de résistants soviétiques : direction des FTP-MOI puis cet objet historique mal identifié que fut le Comité central des prisonniers de guerre soviétiques (CCPGS) qui prit rapidement et définitivement la main sur des groupes et des hommes auxquels les Soviétiques accordaient apparemment une grande importance : ce qui pose pas mal de questions à leur sujet, pour l'instant sans réponse.

[...] Si la connaissance avance enfin à grands pas sur la période noire et trouble de l'Occupation, c'est en grande partie grâce à des historiens « amateurs » (= ceux qui aiment) comme Gérard Soufflet qui, profitant d'une ouverture massive des archives, en France comme dans les ex-démocraties populaires, et mettant en œuvre une méthode respectueuse des exigences historiques, nous promettent une histoire enfin débarrassée de ces charges affectives et idéologiques. Soixante-dix ans après, il est grand temps de regarder les choses, les événements, les hommes, les comportements... sans idées reçues et sans manichéisme. »

### 5.2 Quelle fut la suite ?

Une fois la Libération célébrée à Châtillon et à Dijon, les Soviétiques du maquis *Maxime Gorki* ne constituaient plus désormais qu'une petite composante d'un immense ensemble, fait de tous les Soviétiques présents alors sur le sol français : une minorité seulement était composée de maquisards, évadés comme eux des camps allemands ou déserteurs de la Wehrmacht ; la plupart avaient seulement été libérés par les armées alliées ou capturés sous uniforme allemand parmi les vaincus de l'armée d'occupation.

Or le sort de tous ces hommes était fixé ; Staline tenait fermement à ce que lui soient livrés tous les ressortissants soviétiques, civils et militaires, présents sur les territoires contrôlés par ses alliés, indépendamment de leur désir de retourner ou non dans leur pays. L'Angleterre et les États-Unis avaient accepté les premiers cette exigence, qui fit l'objet d'un accord signé à la conférence de Yalta, espérant obtenir ainsi la réciprocité pour leurs prisonniers qui croupissaient dans les camps allemands de l'Est européen, en voie de libération par l'Armée rouge. Mais l'application allait causer bien des drames, parfois des suicides, car nombreux étaient ceux qui ne voulaient pas retourner en URSS, connaissant sans doute le célèbre ordre n°270 du 16 août 1941, signé au lendemain de l'attaque allemande par Staline, Molotov et les cinq plus hauts commandants de l'Armée soviétique ; il était destiné à reprendre en main l'Armée rouge qui s'effondrait face à la Wehrmacht et stipulait que les militaires qui se rendraient seraient considérés comme des déserteurs, à passer par les armes, leurs proches étant traités comme des familles « d'ennemis du peuple ». En 1945, seuls les propos rassurants de divers subalternes prétendaient qu'une autre politique serait tenue.

Sourde à cette menace et à l'opposé des États-Unis, la France eut la même attitude de complaisance que la Grande-Bretagne<sup>9</sup> et livra la majorité des Soviétiques présents à Staline ; soixante-seize camps de regroupement des Soviétiques furent ouverts sur son territoire libéré. Ces camps étaient gérés initialement par l'armée française puis par le ministère des Prisonniers, jusqu'à ce qu'une pléthorique *Mission militaire soviétique de rapatriement* en prenne progressivement le contrôle et expédie tout le monde en URSS, au lendemain de la capitulation allemande. S'appuyant sur les chiffres du *Bulletin du Gouvernement militaire en Allemagne*, Georges Coudry estime que 101 000 « Russes » avaient été rapatriés de France à la date du 1<sup>er</sup> octobre 1945.

Sans traiter des rapatriés civils, Rita Ouritskaïa résume ainsi ce qu'il advint des autres :

« À leur retour en URSS, tous les partisans soviétiques de la résistance française, comme tous les soldats et officiers de l'Armée rouge évadés des camps de prisonniers de guerre, furent placés dans des camps de filtration, conformément au décret du Comité d'État de la Défense de l'URSS n°1069 du 27 décembre 1941. Les 22 camps spécialisés du NKVD (Ougolny, Khalarski, Podolski, Kolatchski, Riazanski et autres) accueillirent l'ensemble des anciens prisonniers de guerre. Lors d'une procédure humiliante, à laquelle furent soumis tous les combattants soviétiques de la résistance française, le KGB [sic] confisqua leurs cartes de combattants volontaires. Leur statut de combattant de la Deuxième Guerre mondiale ne fut pas reconnu par le gouvernement soviétique.

À la différence des prisonniers de guerre non évadés mais libérés par l'Armée rouge ou les Alliés, dont les officiers furent fusillés, et les soldats condamnés à six ans de travaux forcés, les combattants volontaires de la résistance française furent libérés des camps de filtration, mais leur passé fut complètement effacé, comme s'ils n'étaient jamais allés au front, et n'avaient jamais rejoint les rangs des résistants.

Il fallut attendre le 5 août 1991 pour que les anciens partisans soviétiques de la résistance française obtiennent le statut de combattants de la Deuxième Guerre mondiale, conformément aux décrets n°567 du Cabinet des ministres, et n°443 du ministère de la Défense de la Fédération de Russie. »

### **5.3 Quelques mémoires particulières honorées en Bourgogne**

La recherche menée pour écrire cet ouvrage a mis en évidence l'identité de nombreux protagonistes qui font l'objet de biographies détaillées, dirigeants de la MOI polonaise, officiers polonais et soviétiques, agents de liaison et soutiens parmi la population paysanne. Quatre soviétiques tués lors d'accrochages ont été honorés par les autorités françaises : une fois identifiés, trois ont reçu une plaque à leur nom dans la commune d'Étang-sur-Arroux (Saône-et-Loire). Le premier commandant du détachement, Alexandre

---

<sup>9</sup> Voir à ce propos : Georges COUDRY, *Les camps soviétiques en France, les « Russes » livrés à Staline en 1945*, Paris, Albin Michel, 1997 ; Nikolai TOLSTOY, *Les victimes de Yalta*, Paris, éditions France-Empire, 1980.

Tcherkasov *Viktor*, oublié de tous et enfoui à même le sol en juillet 1944, a reçu enfin une tombe du Souvenir français. À la cérémonie d'inauguration dans le cimetière de Poil (Nièvre), le 16 juillet 2018, participaient Natalia Khantsevich, représentante de l'ambassade de Russie et Irina Tcherkasova, petite-nièce du défunt, qui avait fait le voyage depuis Barnaoul (kraï de l'Altaï, en Sibérie).

Gérard Soufflet – juin 2025